

—Qui t'a chargé de cela ? demanda-t-il.

—Enfin, c'est bien vous ? reprit la bossue qui semblait vouloir mettre toute la ponctualité possible dans sa commission ; il a dit Barbe-Bleue, mais il a dit aussi un autre nom... Monsieur... monsieur...

—De Verville ? souffla Nathalie.

La bossue envisagea la jeune femme ; elle la connaissait sans doute par de fréquentes aumônes, car elle lui adressa un sourire reconnaissant qui n'était, hélas ! qu'une affreuse grimace.

—Oui... Verville, répliqua-t-elle ; c'est qu'il ne faut pas se tromper... A présent, c'est fini, je m'en vais.

—Qui vous a remis ce papier, mon enfant ? demanda Nathalie à son tour avec curiosité.

—Faut pas le dire, répliqua la mendicante mystérieusement ; y m'a donné cent sous !

—Mais connaissez-vous cette personne ? Qui est-elle ?

—A m'a donné cent sous... Faut rien dire... ça serait un péché... Bonsoir, et la compagnie.

En même temps la bossue se mit à détailler avec célérité, malgré sa taille épaisse et ses jambes cagneuses.

—Un moment ! un moment donc, petite ! s'écria madame de Verville ; apprenez-moi du moins...

Comme la bossue n'écoutait pas et continuait de courir vers les falaises, Nathalie, qui était svelte et légère, essaya de l'atteindre ; mais la malicieuse mendicante, ne craignant rien pour ses pieds nus, s'engageait au milieu des flaques d'eau salée, où Nathalie, avec ses instincts d'élégance, n'osait plonger ses mignonnes bottines de coutil. Forcée fut donc à madame de Verville de renoncer bientôt à la poursuite, et elle revint toute rose et essoufflée vers son mari, tandis que la mendicante disparaissait derrière les rochers.

Cependant Verville, voyant son nom sur la lettre qui lui parvenait d'une façon si singulière, en avait vivement déchiré l'enveloppe et avait lu les quelques lignes qui lui étaient adressées. Cette lettre en contenait une seconde, qu'il cacha rapidement dans sa poche. Sans doute le message ne lui était pas agréable, car ses sourcils se froncèrent, et il murmura :

—Bon ! à l'autre maintenant ! Que la foudre les écrase tous !... Je ne me tirerai jamais de ces abominables complications.

Nathalie le rejoignit.

—Cette sotte m'a échappé, dit-elle ; mais je la retrouverai... En attendant, vous, Roger, vous pouvez m'apprendre ce que signifie tout cela.

—Rien, ce n'est rien, ma chère, répliqua Verville en déchirant sa lettre en petits morceaux qui s'éparpillèrent sur la grève humide ; il n'y a pas de quoi vous alarmer... Cependant, si vous y consentez, nous allons quitter les sables, car la marée arrive bon train... Je vais vous remettre sur la route de la ferme et vous rentrerez seule. Quant à moi, je dois me rendre sans retard au village de Plouharel.

—Comme vous voudrez, répliqua Nathalie.

Et on se dirigea vers la brèche des falaises, afin de regagner la campagne.

Verville paraissait encore plus concentré, plus sombre qu'auparavant.

—Ainsi, monsieur, reprit Nathalie, vous refusez de me dire d'où vient cette lettre qui semble vous énuouvoir si cruellement ?

—Mon Dieu ! elle vient de... Colardeau. Il s'agit d'une affaire que vous ne connaissez pas... et que je vous conterai plus tard.

—Il suffit, mon ami, la curiosité n'est pour rien dans mes questions, je vous assure, mais vous souffrez, et, malgré les nuages qui ont pu s'élever entre nous, mon devoir est de partager votre souffrance, de l'adoucir, s'il est possible. Gardez vos secrets, puisque vous ne jugez pas encore le moment venu de me les confier, mais si ce moment vient jamais, n'oubliez pas que j'aurai de la sympathie pour toutes vos fautes.

Ces paroles étaient prononcées avec tant d'âme que Verville dut en être touché. Cependant il répliqua brutalement :

—Des fautes ! eh ! qui vous dit que j'en aie commis, madame ? Du reste, qui pourrait se vanter de n'en avoir jamais commis ?

Nathalie baissa la tête, sans répondre. Quand les deux époux arrivèrent sur le grand chemin, ils se séparèrent ; Nathalie se dirigea vers la ferme que l'on voyait à une courte distance, tandis que Verville se rendait à Plouharel.

Malgré l'heure avancée, une activité extraordinaire régnait dans le village. La marée était haute ; les barques de pêche commençant à rentrer, les femmes et les enfants accouraient sur la jetée pour les traîner à la remorque, ou bien se pressaient près de celles qui étaient arrivées déjà, afin de décharger les filets et le poisson. On allait et venait, aux dernières lueurs du jour ; on criait, on chantait, on se querellait ; et, au milieu de cette agitation, il était facile de remarquer les douaniers de service, qui s'assuraient si l'on ne débarquait rien de "sujet aux droits."

Verville chercha des yeux la barque du mari de Marianne, avec l'espoir de rencontrer Bidouret dans le voisinage. En effet, il aperçut bientôt cette embarcation, que l'on traînait sur le sable à grand renfort de cabestans, tandis que Marianne, debout sur l'arrière, présidait elle-même à l'opération. Comme il l'avait prévu, il aperçut aussi le gardien-chef qui, les deux mains derrière le dos, venait s'informer si la pêche de son genre avait été bonne.

M. de Verville prit l'air paisible d'un oisif qui cherche à tuer le temps. Il échangea quelques mots nonchalamment avec des personnes de sa connaissance ; mais il se rapprochait peu à peu de Bidouret, si bien qu'il finit par se trouver, comme par hasard, auprès du gardien-chef.

Bidouret, pas plus que les autres habitants de Plouharel, ne professait une tendresse bien vive pour "Barbe-Bleue ;" il ne put pourtant s'empêcher de le saluer avec politesse. Verville, de son côté, toucha son chapeau et dit tranquillement :

—Enchanté de vous voir, gardien. Vous voilà donc débarrassé, pour quelques jours, de votre service au Phare-Neuf ? Ah ! il s'y est passé de bien tristes choses ces derniers temps !

—C'est vrai, monsieur ; mais ces chiens d'Anglais nous le payeront... Les grandes gens de Brest, de Cherbourg et même de Paris ont pris l'affaire en main, et peut-être donnera-t-on sur les doigts à ceux qui ont fait ce vilain coup.

—Dieu vous entende, père Eidouret !... À la marine, n'at-on aucune nouvelle de mon pupille, de ce brave et excellent garçon qui a disparu d'une manière si inconcevable ?

—Aucune ; ensuite, si l'on en avait, ce ne serait pas d'abord à nous autres qu'on les donnerait...

Il s'interrompit en sentant qu'on lui glissait furtivement quelque chose dans la main ; c'était la lettre que Verville avait trouvée dans la sienne et qu'il était chargé de remettre à Bidouret.

Le gardien-chef, avec un profond étonnement, regarda le papier, puis le visage de son interlocuteur, comme pour chercher l'explication de ce mystère. Verville lui dit tout bas avec précipitation :

—Cachez cette lettre, et que nul ne soupçonne que vous l'avez reçue. Vous la lirez quand vous serez seul, après quoi vous vous empresserez de la détruire. Accomplissez exactement ce qui vous est commandé et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Bidouret semblait vouloir faire quelques questions ; Verville ne lui en laissa pas le temps, et ajouta tout haut :

—Allons ! bonsoir, gardien ; si j'apprends des nouvelles du pauvre d'Hercourt, je m'empresserai de vous les transmettre, puisque vous vous intéressez à lui.

Il salua légèrement et se perdit dans la foule.

Autant Bidouret avait de présence d'esprit dans l'exercice de ses devoirs journaliers, autant il était embarrassé quand surgissait une circonstance nouvelle et imprévue. Le digne homme, la main dans sa poche, tortillait entre ses doigts la lettre apportée par un messenger qu'il n'eût certes pas soupçonné d'une pareille complaisance, et il se demandait anxieusement